

n'avaient dépeint sous les traits grotesques d'une espèce de Bouddha de la légimité

“ Les yeux surtout me frappèrent. La beauté et la franchise de leur regard ne se peuvent dire. C'est un regard arrêté, fixe, qui a mesuré le but, qui sait où il est, et que rien ne peut détourner de la droite ligne. Avec ces yeux-là on ne voit qu'en plein soleil. Quel beau regard d'honnête homme !

“ Le duc de Bordeaux porte la barbe entière, taillée à la Henri IV, son aïeul, à qui il ressemble par plus d'un côté. Son nez a de la race ; sa voix est une musique, et l'esprit gaulois pétillait sur ses lèvres que les abeilles de France ont nourries de leur miel. Il est de taille moyenne, un peu gros, plein de vigueur et de santé.

“ Nous causâmes près de vingt minutes ; étranger aux luttes qui divisent la France, citoyen d'un pays neutre, je ne me crus pas le droit d'aborder le terrain politique ; nous parlâmes de littérature, de beaux-arts, et un peu de l'Allemagne, — ce spectre ensanglanté qui se lève partout devant vous.

“ Le comte de Chambord est au courant de tout, il sait tout, il connaît le livre qui a paru ainsi que celui qui va paraître. Il sait les succès du Salon qui vient de s'ouvrir et la pièce que Paris a applaudie la veille. Ses vieux auteurs préférés sont Montaigne, Molière, Madame de Sévigné, qui semble lui avoir légué le secret de son style inimitable ; car ce fils de roi est un écrivain du grand siècle, dans ce siècle si petit. Ses *Lettres* resteront comme des modèles de forme et de pensée. — La question sociale est, depuis vingt ans, l'objet constant de ses méditations et de ses études ; il croit que cette grave question est le problème énorme qu'aura à résoudre un prochain avenir, et que la crise sera surtout terrible en Allemagne, où les idées socialistes montent comme des flots. Le comte de Chambord est partisan des associations volontaires et libres des ouvriers, il est pour la défense de leurs intérêts communs et l'établissement de syndicats chargés de régler à l'amiable les différends relatifs aux conditions du travail et du salaire.

“ Les questions militaires ne lui sont pas non plus étrangères. Il aime le soldat, car il a l'esprit chevaleresque. “ Quel bonheur, disait-il un jour devant M. de la Rochefoucault qui l'accompagnait à cheval, — quel bonheur, si la guerre devenait indispensable, de faire une charge à la tête d'un régiment français ! ”

“ Il vous parle de l'armée allemande avec l'expérience d'un vieux général prussien.

“ Quand on s'intéresse comme lui à tous les progrès qui se poursuivent dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, on a beau être un homme de l'an-

cienn régime, on se renouvelle malgré soi et on devient un homme moderne. Aussi, déjà en 1853, le comte de Chambord écrivait-il au duc de Lévis : “ Les maximes que la France a fortement à cœur, — l'égalité devant la loi, la liberté de conscience, le libre accès pour tous les mérites à tous les emplois, à tous les honneurs, à tous les avantages sociaux, tous les grands principes d'une société éclairée et chrétienne me sont chers et sacrés comme à tous les Français. ” Et en 1859 ne disait-il pas à M. de Chénier : “ Les évêques et tous les membres du clergé ne sauraient éviter avec trop de soin de mêler la politique à l'exercice de leur ministère sacré et de s'immiscer dans les affaires qui sont de l'autorité temporelle, ce qui n'est pas moins contraire à la dignité et aux intérêts de la religion elle-même qu'au bien de l'Etat. ”

“ Un prince qui écrit et pense comme cela est un prince tolérant et digne du respect de tous : et tel qu'il se montre dans ses lettres, tel on le trouve dans ses entretiens.

“ L'exil est une rude école : les courtisans n'en franchissent guère la porte. “ Les années d'exil, disait le comte de Chambord à un de ses serviteurs, sont comme les années de campagne, elles comptent double. Oui, l'exil m'a été favorable ; en France j'aurais été élevé comme un prince, c'est-à-dire, je n'aurais vu que de loin les misères et les souffrances du peuple, et l'on sait que la perspective rapetisse les objets. Grâce à l'exil, j'ai vu de près, j'ai éprouvé moi-même le malheur, l'injustice, l'abus de la force, toutes les choses qu'il est nécessaire de connaître pour y porter remède et compatir.

“ Avant de quitter le château de ce gentilhomme campagnard, disons quelques mots des appartements et du genre de vie de celui qui les habite.

“ L'ameublement n'a rien de royal : de bons vieux fauteuils, de bons vieux canapés qui ressemblent à de vieux serviteurs fidèlement attachés à la fortune du maître. Tout cela a un air patriarcal. Point de marbres, pas de dorures, peu de tableaux, mais quelques trophées d'armes, des fusils et des cors de chasse. Le comte de Chambord est resté grand chasseur devant Dieu et devant les hommes, malgré la chute de cheval qu'il fit en 1841 à Kirchberg et qui lui brisa la cuisse. Sa chambre à coucher a, m'a-t-on dit, pour tout ornement deux vases, qui ont été envoyés au comte par des ouvriers de Paris. Sous un cadre de verre, on voit une touffe de cheveux de sa mère et, en face, le portrait en pied du duc de Berry.

“ Travailleur infatigable, il se lève au chant du coq, cette fanfare gauloise. Son cabinet de lecture lui sert à la fois d'atelier et de bibliothèque, car cet écrivain délicat est doublé d'un peintre agréable. Assis à une grande table d'aca-

jou, encombrée de livres, de rapports, il écrit sans relâche jusqu'à l'heure du déjeuner. Après le déjeuner, qui a lieu à midi, il sort ordinairement avec la comtesse, dans une voiture formée attolée de deux chevaux. On dîne à six heures, et à sept heures moins un quart, déjà on se lève de table, pour passer au salon où l'on cause et où l'on fait de la musique.

“ Un jour, Roger fut reçu par le comte de Chambord : après dîner, l'artiste se mit au piano et trouva devant lui la partition de la *Fille du Régiment*. Le ténor et le prince, qui a une fort belle voix, chantèrent ensemble ; mais arrivé au milieu du passage : *O France, ô ma Patrie !* Roger s'aperçoit qu'il chante seul ; il se retourne ; que voit-il ? le comte de Chambord dont le visage était baigné de larmes et à qui l'émotion venait de couper la voix.”

## VII

## LA SUCCESSION.

Il ne paraît pas y avoir de doute au sujet de la succession royale. C'est le comte de Paris qui hérite du titre et des prétentions du comte de Chambord. Le testament est à cet effet, paraît-il, et l'extrait suivant du manifeste de 1874 — un des derniers et publié après la fameuse fusion — en fait foi :

“ Français.

“ Je suis prêt aujourd'hui comme je l'étais hier.

“ La maison de France est sincèrement, loyalement conciliée. Ralliez-vous, confiants, derrière elle.

Trêve à nos divisions, pour ne songer qu'aux maux de la patrie ! N'a-t-elle pas assez souffert ? N'est-il pas temps de lui rendre, avec sa royauté séculaire, la prospérité, la sécurité, la dignité, la grandeur et tout ce cortège de libertés fécondes que vous n'obtiendrez jamais sans elle.

“ L'œuvre est laborieuse ; mais, Dieu aidant, nous pouvons l'accomplir.

“ Quo chacun, dans sa conscience, pèse les responsabilités du présent et songe aux sévérités de l'histoire.

“ HENRI. ”

— 000 —

## PENSÉE.

LES AMIS. — Soyez, s'il se peut aimé de tout le monde ; mais n'ayez qu'un petit nombre d'amis et choisissez-les bien.

MME CRAVEN.